

BRILL

Les Chrétiens à Baġdād
Author(s): Michel Allard
Source: *Arabica*, T. 9, Fasc. 3, Volume Spécial: Publié à L'Occasion du Mille Deux Centième Anniversaire de la Fondation de Bagdād (Oct., 1962), pp. 375-388
Published by: BRILL
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/4055273
Accessed: 20-04-2015 08:41 UTC

LES CHRÉTIENS À BAĠDĀD

PAR

MICHEL ALLARD

Les récits de la fondation de Baġdād que nous ont conservés les historiens musulmans, même s'ils ne présentent pas dans le détail toutes les garanties d'authenticité, nous offrent cependant quelques points solides. La présence de villages chrétiens sur l'emplacement de la future capitale des ʿAbbāsides semble, entre autre, bien établie. Les historiens et les géographes en citent un certain nombre: le village de Sūnāyā bâti auprès du couvent de Mār Faṯyūn, les villages de Baġdād [1], de Warṯāl, de Karḫā (« ville forte » en araméen) et enfin le village construit autour du célèbre couvent de Kalīlīšūʿ. Ces villages, assez dispersés du Nord au Sud sur les deux rives du Tigre, furent plus tard englobés dans la ville, si bien que, dès le début, il n'y eut pas de quartier chrétien dans Baġdād, mais on trouvait un peu partout une population mixte formée de Chrétiens et de Musulmans.

Il est difficile de dire à quelle date exacte ont été fondés ces couvents et quand la population de cette région est devenue chrétienne. Il est probable que dès le début du IVe siècle, les Chrétiens étaient déjà nombreux ou même formaient la majorité des habitants. L'évangélisation s'était faite à partir d'Édesse et souvent les prisonniers byzantins, accompagnés de prêtres et d'évêques, y avaient aidé.

Il est intéressant de se rappeler la relative ancienneté du christianisme dans ces régions pour comprendre la mentalité des Chrétiens. Au moment de la fondation de Baġdād, ils se savent déjà les héritiers de quatre siècles d'histoire et la conscience de ce fait leur donnera une tranquille assurance dans leurs discussions avec les Musulmans. Le souvenir des persécutions au cours desquelles de nombreux Chrétiens trouvèrent la mort, souvent au milieu des tortures, renforcera encore ce sentiment. Jusqu'à la chute de l'empire sāsānide, la religion officielle resta en effet celle des adorateurs du feu, si bien que les prêtres mazdéens avaient recours

1. Peut-être le nom même de Baġdād trouve-t-il sa meilleure explication dans une origine araméenne: *Bā* (pour *Bayt*) « maison » et *kadād* « troupeau ».

au bras séculier pour enrayer les progrès du christianisme. Une loi garda sa force jusqu'à l'arrivée des Arabes: tout Mazdéen qui se convertissait était passible de mort.

Des relations de ces Chrétiens de l'empire perse avec ceux qui demeuraient hors des frontières, on peut dire que jusque vers 450 elles demeurèrent bonnes. L'École des Perses, repliée à Édesse après la prise de Nisibe par les Sāsānides (363), contribua beaucoup à cette paix religieuse. À cette époque, le Catholicos de Séleucie ne se considérait encore que comme le représentant du Patriarche d'Antioche pour l'administration des chrétientés du royaume de Perse. Mais, en 451, le concile de Chalcédoine, qui tentait de refaire l'unité de croyance entre les Chrétiens orientaux, ne parvint qu'à hâter les ruptures inévitables. Il y avait longtemps déjà que les relations avec les patriarches de Byzance étaient difficiles, sinon impossibles, du fait des hostilités continuelles entre Perses et Byzantins. Mais, à partir du Ve siècle, ce sont les relations avec Antioche même qui se détériorent, surtout quand Zénon, encore maître des milices d'Orient, réussit à y faire nommer un patriarche monophysite. Dādīšū' qui était Catholicos de Séleucie à cette époque, profita d'une situation confuse pour se proclamer patriarche, c'est-à-dire l'égal des évêques de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche.

Cette décision lourde de conséquences lui fut sans doute dictée aussi par le souvenir des persécutions du passé. Il voulut anéantir le préjugé vivace selon lequel les Chrétiens de Perse étaient les alliés naturels des Byzantins et les ennemis jurés du Roi des rois, et ceci avec d'autant plus de fermeté que l'empereur de Byzance se considérait toujours comme le défenseur né des chrétientés éloignées, contre son ennemi païen de Séleucie.

C'est plus tard, sous le patriarcat de Bābaway (457-484) et de son successeur Acace (485-495) que d'anciens élèves de l'École des Perses, chassés d'Édesse pour leurs opinions non-conformistes, réussirent à donner une doctrine propre à leur église désormais indépendante: la doctrine nestorienne. Cette doctrine, dirigée surtout contre les Monophysites de Syrie, du Nord de la Mésopotamie et d'Arménie, insistait sur la réalité des deux natures dans le Christ, au point de courir le risque de le diviser en deux personnalités distinctes, car pour eux la nature ne pouvait exister que dans une substance.

Les Monophysites furent alors persécutés au nom de la nouvelle

orthodoxie et durent chercher refuge en terre byzantine. L'évêque de Nisibe, Barsauma, pour consolider le triomphe de ses idées, fonda en 489 dans sa ville épiscopale la nouvelle École des Perses, l'École de Nisibe, qui devait par la suite rendre de grands services à toute l'église nestorienne et d'où sortiront bon nombre d'évêques et de patriarches.

Toute cette préhistoire nous explique que la population des villages chrétiens qui seront englobés dans la nouvelle ville de Baġdād était nestorienne. Nous aurons cependant à signaler quelques lieux de culte réservés aux Monophysites, et peut-être aux Melkites. C'est que la conquête du ʿIrāq et de la Syrie par les Arabes eut pour premier effet de détruire la barrière infranchissable qui s'élevaient entre les chrétientés ennemies. Après avoir joui sous les Sāsānides, sauf pendant une courte période, d'une situation privilégiée par rapport à celle des Jacobites, les Nestoriens se trouvaient depuis l'invasion arabe lutter à armes égales. Les deux partis en viennent alors aux négociations. On relève que l'année même de la fondation de Baġdād, l'évêque nestorien de Téhéran obtient l'autorisation de bâtir une église pour ses fidèles à Takrīt, fief monophysite, tandis que son collègue de Nisibe rend aux Jacobites la grande église de Saint Domèce. Quant aux Melkites, ils viendront plutôt comme prisonniers, et probablement comme esclaves, à Baġdād.

* * *

Quoiqu'il en soit, c'est donc surtout de l'Église nestorienne que nous aurons à parler dans les pages qui suivent, car c'est elle qui va lier son sort à celui de la nouvelle capitale des ʿAbbāsides.

Le 7 mai 780, le premier patriarche nestorien de Baġdād, Timothée I, reçoit en effet la consécration suprême dans la cathédrale de Kōkē à Séleucie-Ctésiphon. Au cours de l'élection qui avait eu lieu quelques jours auparavant à Baġdād, Timothée, comprenant tout de suite l'importance de la nouvelle capitale, s'était empressé de faire campagne auprès de la population de la ville elle-même. On nous dit qu'il promit de l'argent aux maîtres et aux étudiants des monastères-écoles de Baġdād. Finalement, il réussit à se faire élire patriarche. L'opposition ne désarmant pas, il profita de toutes les occasions pour se faire connaître dans les milieux proches de la cour. La tâche lui était facilitée par le fait que des postes très importants étaient alors occupés par des Chrétiens : des secrétaires,

et surtout le médecin personnel du calife. Ce fut l'intervention personnelle d'Abū Qurayš ʿĪsā, alors titulaire de ce poste, qui finit par rétablir la paix.

Alors commence pour Timothée un long règne qui durera sans interruption pendant 43 ans, et pour l'Église nestorienne une longue période de prospérité. Grâce aux lettres du patriarche lui-même et au livre de Thomas, évêque de Marga, intitulé *Histoire des Supérieurs*, on peut se faire une idée de l'état de la chrétienté à Baġdād à cette époque. Les sources musulmanes, en particulier le *K. al-Diyārāt* d'al-Šabuštī, complètent notre information et nous permettent de localiser un certain nombre de lieux de culte et de donner une idée de l'implantation chrétienne dans la capitale ʿabbāside. Dans toutes ces sources, il est difficile de trouver une distinction nette entre ce qu'elles nomment églises. Il semble même, selon certaines sources, que la plupart des églises importantes étaient entourées de cellules pour les moines, d'écoles et d'hôpitaux. Dans les localisations qui suivent, on a cependant conservé les dénominations distinctes que donnent les sources, n'ayant pas le moyen de préciser davantage.

En commençant par la rive occidentale, on trouve du Nord au Sud: au bord du Tigre et au Nord de Bāb al-Tibn, deux couvents, Dayr al-Qibāb et Dayr Durtā. Ce dernier était considéré par les Chrétiens comme l'un des plus anciens de la région. C'est dans ce couvent que fut enterré au XI[e] siècle le célèbre médecin théologien Abū l-Farağ ʿAbd Allāh ibn al-Ṭayyib (m. 1043).

Plus au Sud, le Dayr Mār Faṯyūn, appelé aussi al-Dayr al-ʿAtīq. C'est dans ce couvent, selon al-Ṭabarī, qu'al-Manṣūr fut reçu quand il vint choisir l'emplacement de la ville qu'il voulait bâtir. C'est là aussi qu'eut lieu la première élection patriarcale qui suivit la fondation de Baġdād : en 774, Ḥananīšūʿ y fut désigné comme Catholicos, mais il continua à résider à Séleucie. Le patriarche Sabrīšūʿ II (m. 839) restaura ce couvent et, 44 ans plus tard, le patriarche Anūš y fut enterré.

Un peu plus au Sud, sur le Nahr al-Ṣarāt, le Dayr al-Ṣalīb, bâti près de l'ancien village de Sūnāyā.

En descendant vers le Sud-ouest, on rencontrait sur le Nahr ʿĪsā, un peu à l'Est du chemin qui conduisait vers Bāb al-Baṣra (et, selon certains, près d'une autre porte du nom de Bāb al-Ḥadīd), le grand couvent de Kalīlīšūʿ appelé aussi Dayr al-Ğāṯalīq, résidence et lieu de sépulture des patriarches nestoriens de Timothée I (m.823)

à Sabrīšū' II (m.839). Des trois patriarches suivants, qui iront résider à Sāmarrā, deux seront encore inhumés dans l'église du Dayr Kalīlīšū' : Théodose (m. 859) et Serge (m. 872). Sous Jean ibn Narsay (884-892), le couvent est détruit plusieurs fois par des émeutes populaires, mais finalement reconstruit, puisqu'il sera encore debout au XIVe siècle, si l'on en croit l'auteur du *K. Marāṣid al-iṭṭilā'*. C'est probablement dans le voisinage immédiat de ce grand couvent que se trouvait le Dayr al-Ṯa'ālib.

Plus à l'Ouest encore, entre le Nahr al-Dağāğ et le Nahr al-Ṭābiq, dans le quartier appelé Qaṭī'at al-Naṣārā, on mentionne plusieurs lieux de culte. L'église de Mār Tūmā, une des rares églises de Baġdād réservées aux Jacobites. Yaḥyā ibn 'Adī y fut inhumé en 975 mais, moins de trente ans plus tard, une révolte populaire détruisit l'église par le feu (1002). Près du Sūq al-Sawwāqīn, sur le Nahr al-Qallā'īn, se trouvait une autre église. Plus à l'Ouest, sur le Nahr al-Dağāğ, le Dayr al-'Aḏārā. Sur la nature de ce couvent, nous trouvons deux explications possibles: ou bien il s'agissait d'un couvent nestorien, auquel on avait donné ce nom en souvenir du fameux couvent de femmes de Hīra fondé par Hind bint al-Ḥāriṯ et de sa résistance miraculeuse aux entreprises d'un prince païen ; ou bien il s'agissait d'un couvent jacobite, hypothèse rendue plus vraisemblable par la proximité de l'église de Mār Tūmā et de la communauté jacobite qui l'entourait. Enfin, toujours dans le Qaṭī'at al-Naṣārā, mais sur le Nahr al-Ṭābiq, le Dayr Mudyān.

En continuant encore vers l'Ouest, on arrive dans le quartier du Karḫ où sont signalées plusieurs églises. La principale est celle qui était dédiée aux deux saints Mār Sarğīs et Mār Bāḫūs. Cette église, connue aussi sous le nom de Sarğūna, est celle où fut inhumé Sabrīšū' V en 1256. C'est dans le Karḫ aussi que se trouvait l'église Notre-Dame d'al-'Uqba, appelée encore église d'al-'Atīqa. On rapporte qu'elle fut construite — ou peut-être reconstruite — sous le patriarcat d'Emmanuel, vers 960. Deux siècles plus tard, c'est dans cette église que fut inhumé le médecin Amīn al-dawla ibn al-Tilmīḏ (m. 1165). Au XIIIe siècle enfin, le patriarche Yaballāha II (m. 1222) vint s'installer dans les dépendances de cette église, après avoir quitté le Dār al-Rūm. Son successeur Sabrīšū' IV (m. 1226) y demeura sans doute lui aussi, car tous les deux, d'après la chronique patriarcale, sont enterrés dans l'église de Notre-Dame d'al-'Uqba. Enfin, non loin de l'extrémité occidentale du Karḫ, deux églises encore, celle du Darb al-Qarāṭīs et celle de Bāb al-

Muḥawwal où fut inhumé le médecin Saʿīd ibn Tūmā (m. 1223).

Sur la rive orientale, en partant du Nord, on trouvait d'abord le quartier d'al-Šammāsiyya, quartier où la population chrétienne a toujours été nombreuse. À l'extérieur des remparts, près de la porte d'al-Šammāsiyya, s'élevait le Dayr Darmālus et, sur le Nahr al-Mahdī, le Dayr Samālū. L'église de ce dernier couvent fut restaurée par ʿAbdīšūʿ (m. 990). À l'intérieur des remparts, une partie du quartier porte le nom de Dār al-Rūm, nom probablement donné à la suite de l'installation de prisonniers de guerre byzantins. Là se trouvaient plusieurs églises. La principale est l'église de Notre-Dame, dite « du Siège » (al-Kursī), où les patriarches, depuis Jean ibn Narsay (m.892) jusqu'à ʿAbdīšūʿ III (m.1147), furent inhumés (sauf pourtant Barsawma qui, en 1135, fut enterré dans l'église de Mār Sabrīšūʿ, sur la rive orientale). Autour de cette église, il y eut de tout temps de nombreuses cellules de moines. Au moment des troubles qui précédèrent l'arrivée de Ṭuġril Beg à Baġdād (1055), le couvent et l'église furent détruits, puis reconstruits. En 1074, la grande crue du Tigre dévaste tout le quartier, mais on rebâtira rapidement, puisque les patriarches continueront à résider là et à y être enterrés. ʿAbdīšūʿ III, le dernier à avoir eu son siège dans le Dār al-Rūm, est dit avoir restauré lui-même l'église.

Yāqūt signale que, juste à côté de l'église de Notre-Dame, il y avait une église jacobite. Quant à l'auteur du *K. Marāṣid al-iṭṭilāʿ*, Ibn ʿAbd al-Ḥaqq, il mentionne encore une autre église qui, dit-il, était réservée aux Byzantins.

En descendant vers le Sud, on trouvait l'église du Darb Dīnār, près de la porte du Sūq al-Ṯalāṯāʾ. C'est dans cette église que furent inhumés, à la fin du XIIe siècle, des Francs faits prisonniers à Édesse. Ammenés à Baġdād, ils y furent exécutés et les Nestoriens honorèrent leurs restes comme ceux de martyrs. Deux patriarches, Īšūʿyāb V (m.1175) et Élie III (m.1190), y ont leur sépulture.

Plus au Sud, à l'extérieur des remparts, le Dayr al-Zandaward, près du Nahr du même nom.

Enfin, signalons une église que les sources situent aussi sur la rive orientale, mais sans la localiser avec précision, celle de Aṣbaġ al-ʿIbādī. Elle serait peut-être à placer dans le Dār al-Rūm, car il semble que ce soit auprès d'elle que vint habiter le patriarche Jean ibn Narsay, à la fin du IXe siècle.

Sur ces différentes églises et lieux de culte énumérés d'après des

sources dont les plus anciennes remontent au début du IXe siècle, les renseignements donnés demeurent, dans l'ensemble, valables jusqu'à l'arrivée des Mongols.

* * *

Grâce à cette forte implantation de chrétienté de vieille souche soutenue par des monastères et une hiérarchie bien organisée, grâce aussi à un concours de circonstances favorables, ce sont les débuts du califat ʿabbāside, jusqu'au règne d'al-Mutawakkil, qui marquent l'apogée de l'Église nestorienne. C'est de 781 que date la stelle de Si-ngan-fou qui fait état des importantes communautés chrétiennes de Chine, et l'on sait que Timothée I consacra un métropolite pour le Bayt Sināye. C'est alors aussi que l'évangélisation des bords de la Caspienne et de Transoxiane est favorisée par l'envoi de moines ʿirāqiens. De Baġdād, on envoie encore des missionnaires vers l'Inde du Sud-ouest, Cochin et Travancore. Au début du VIIIe siècle, sous l'impulsion de Timothée, des moines du monastère de Bayt ʿAbé répandent l'Évangile le long de la route commerciale de l'Asie Centrale. On signale à cette époque un prince chrétien à Kašgar, et Samarqand est le siège d'un évêché. Timothée écrit que durant la deuxième année de son pontificat (782-783), le roi des Turcs se convertit au christianisme avec presque tout son peuple. Enfin, c'est à cette époque, vers le milieu du VIIIe siècle, que l'on signale des Ouïgours chrétiens servant comme mercenaires dans les armées chinoises.

Cet essor prodigieux avait été rendu possible par le très grand nombre de moines instruits et zélés formés par les écoles alors nombreuses. À Baġdād même, il devait y avoir dans plusieurs monastères importants des groupes de professeurs et d'élèves. On cite en particulier l'école du Dayr Kalīlīšūʿ, celle du Dayr Mār Faṯyūn et celle du Karḫ. Dans ces deux dernières, on enseignait la médecine et la philosophie à côté des disciplines sacrées.

C'est alors que de véritables dynasties de médecins et surtout de scribes chrétiens exercent une sorte de tutelle sur l'Église nestorienne, s'efforçant en contre-partie d'obtenir pour leur communauté une législation bienveillante. Ils semblent, en particulier, avoir obtenu des engagements de la part de l'État musulman: ne pas déposer les évêques, ne pas détruire les églises, permettre de les rebâtir, fixer un maximum pour la capitulation, empêcher que les femmes chrétiennes soient enlevées ou contraintes à la conversion.

De plus, l'autorité du Catholicos était reconnue par le Calife. On a conservé l'acte officiel qui fut octroyé par al-Muktafī à ʿAbdīšūʿ III au moment de sa consécration (1138). Voici le début de ce texte qui montre que le patriarche avait barre aussi sur les Melkites et les Jacobites dans leurs différents avec les Nestoriens:

« La charte du suprême imāma de l'Islām t'est conférée, afin que tu sois le Catholicos des Chrétiens nestoriens qui habitent la Cité de la paix et toutes les contrées de l'Islām ; tu es qualifié pour agir comme leur chef et aussi comme le chef des Grecs, Jacobites ou Melkites, représentés ici ou non, qui pourraient s'opposer à eux en une contrée quelconque ».

Le Calife promet ensuite la protection des Chrétiens, personnes et biens, moyennant le payement d'une juste capitation et demande les prières du Catholicos et l'obéissance de tous.

Cependant, ces accords n'empêchèrent pas les populations chrétiennes de vivre parfois dans l'insécurité ou de souffrir des mesures discriminatoires prises par certains califes. Les persécutions proprement dites, telles que celles ordonnées par les souverains sāsānides, n'existent plus. Cependant, les fureurs populaires qui se déchaînaient souvent à Baġdād, surtout aux périodes de faiblesse du pouvoir, n'épargnent pas les Chrétiens. En 1001 et 1012, par exemple, on tue des Chrétiens dans les rues et on brûle une ou plusieurs églises. En 1045, c'est une violente bataille de rue entre Sunnites et Šīʿites qui se transforme soudain en une attaque contre les Juifs et les Chrétiens. Quelques années plus tard, en 1056, c'est le gouvernement salǧūqide qui remet en vigueur les règlements d'al-Mutawakkil et oblige les Chrétiens à porter sur leurs vêtements des signes distinctifs.

Si l'on regarde la topographie de Baġdād, on peut s'expliquer en partie l'insécurité chronique des populations chrétiennes du Qaṭīʿat al-Naṣārā durant la période des Būyides. Ce quartier était en effet situé entre celui de Bāb al-Baṣra, à forte majorité sunnite, et celui du Karḫ, foyer du šīʿisme militant, et les heurts devaient souvent avoir lieu sur son territoire.

Malgré ces difficultés, qui allaient parfois jusqu'à la haine persécutrice, on peut dire que les Chrétiens de Baġdād ont joui sous les ʿAbbāsides d'une situation beaucoup plus privilégiée que celle de certains groupes de Musulmans, en particulier les Šīʿites. Une des preuves de cette atmosphère relativement pacifique est l'ampleur de la littérature de controverse: on ne discute pas avec un ennemi acharné à vous détruire.

* * *

Une bonne part de l'activité intellectuelle des Chrétiens s'est exercée dans ce domaine, aussi important pour eux que la médecine et les traductions où ils étaient passés maîtres. Pour donner une idée de ces œuvres dont certaines sont encore mal connues, il faut d'abord en établir brièvement la chronologie, puis tenter d'en faire apparaître les grands thèmes. Il serait intéressant, ensuite, d'essayer de discerner les influences réciproques de cette théologie chrétienne de controverse et du *kalām* musulman; malheureusement, les limites de cet article nous empêcheront de poursuivre jusqu'à ce point les recherches.

La première période de la littérature de controverse entre Chrétiens et Musulmans pourrait s'étendre de la fondation de Baġdād jusqu'à 852, date de la première persécution sous le règne d'al-Mutawakkil. Du côté musulman, c'est le grand siècle de la théologie mu'tazilite. La pauvreté des sources originales ne nous permet de mentionner que quelques-uns des traités apologétiques de ces maîtres en *kalām* : al-Warrāq (m.861) a écrit un *K. fi l-Radd 'alā l-ṯalāṯa firaq min al-Naṣārā* ; al-Ǧāḥiẓ (m. 868) un *Radd 'alā l-Naṣārā* précédé d'un *K. Ḥuǧaǧ al-Naṣārā 'alā l-Muslimīn*; al-Iskāfī (m. 855) nous a seulement laissé des fragments du traité qu'il composa contre les Chrétiens, fragments repris par al-Balḫī et réfutés par Ibn Zur'a ; enfin, le philosophe al-Kindī écrivit lui aussi un court traité contre la Trinité.

Du côté chrétien, trois noms dominent cette époque, ceux de Théodore Abū Qurra (m. 830), d'Abū Rā'iṭa (m. 840) et de Timothée I (m. 823). Des deux premiers, dont l'un fut évêque melkite de Ḥarrān et l'autre évêque jacobite de Takrīt, nous n'avons pas à parler directement ici. Il est nécessaire cependant d'évoquer leur œuvre très abondante. L'un comme l'autre ont écrit un bon nombre de traités théologiques en arabe, et leurs œuvres en grec ou en syriaque durent être très tôt traduites, si bien que leur influence sur la littérature chrétienne postérieure est incontestable. Dans la liste des ouvrages d'Abū Qurra, on relève un traité sur «La Trinité et l'Unité en Dieu» ; un autre sur « La liberté humaine contre les Manichéens », mais sans doute aussi contre les Musulmans ; un traité « Contre ceux qui prétendent que la Parole de Dieu est créée », probablement dirigé contre les Mu'tazilites. Dans la liste des œuvres d'Abū Rā'iṭa, plusieurs titres annoncent des traités de controverse : une « Épître sur la Trinité » et un « Traité sur l'Incarnation ».

Timothée I, pendant son long pontificat, s'efforça de favoriser le plus possible les études des Chrétiens en général et surtout des clercs. Il avait compris, au cours de son installation mouvementée, combien l'appui des savants pouvait être favorable au patriarche et à toute l'Église. Ce fut lui probablement qui transféra à Baġdād l'école déjà célèbre de Séleucie dont les origines remontaient au VIe siècle. Peut-être les maîtres vinrent-ils s'installer dans le monastère de Mār Faṯyūn car, dès cette époque, l'école de ce couvent connait un grand renouveau : le futur successeur de Timothée au siège patriarcal, Yašū' ibn Nūn, y est alors le professeur du grand médecin Jean ibn Māsawayh.

Les œuvres du premier patriarche de Baġdād ont été écrites en syriaque : un « Recueil canonique » conservé dans la traduction arabe d'Ibn al-Ṭayyib, des « Épîtres » administratives et surtout un long « Traité » rapportant une discussion apologétique avec le calife al-Mahdī.

La période suivante va du règne d'al-Mutawakkil jusqu'à la prise du pouvoir par les Būyides (852-945). Ces années, du côté musulman, marquent la fin du mu'tazilisme et les débuts de la réaction des Sunnites plus traditionalistes : l'année 915 est en même temps celle de la mort d'al-Ǧubbā'ī et de la « conversion » d'al-Aš'arī. Al-Balḫī (m. 931), le dernier des grands Mu'tazilites de Baġdād, a laissé un traité contre les doctrines intitulé *K. Awā'il al-adilla*. Chez les Chrétiens, c'est l'époque des deux Ḥunayn : le père, Ḥunayn ibn Isḥāq (m. 873) qui avait été élève de Jean ibn Māsawayh, et le fils, Isḥāq ibn Ḥunayn (m. 910). Tous les deux, en plus de leurs activités de médecins et de traducteurs, se sont employés à exposer le dogme chrétien et à le défendre. On cite de Ḥunayn une *Risāla fī Dalālat al-qadr 'alā l-tawḥīd* et une réponse au secrétaire d'al-Mutawakkil, 'Alī ibn Yaḥyā ibn al-Munaǧǧim, qui l'avait invité à embrasser l'Islām. Nous avons surtout de lui un bref traité intitulé *Kitāb Idrāk ḥaqīqat al-diyāna*. Quant à Isḥāq ibn Ḥunayn, il écrivit un *Maqāla fī l-Tawḥīd* dont le titre seul nous a été conservé par Ibn Abī Uṣaybi'a.

Le cas d'Abū Bišr Mattā ibn Yūnus (m. 940), d'abord élève à Dayr Qunna puis à Baġdād, est typique de cette époque où les Chrétiens et les Musulmans suivaient les mêmes cours de science et de philosophie. Il fut l'élève de trois Musulmans et de deux moines jacobites et quand il commença lui-même à enseigner, il eut parmi ses élèves al-Fārābī et Yaḥyā ibn 'Adī.

On peut encore signaler quelques auteurs moins importants: le Melkite Qusṭā ibn Lūqā (m. 912), dont l'activité littéraire eut rarement pour cadre la capitale. Peut-être la discussion qu'il eut au sujet de l'Incarnation avec un Nestorien du nom d'Israël (assimilé à tort au patriarche du même nom) eut-elle lieu à Baġdād. On cite de lui une apologie du christianisme adressée à Abū ʿĪsā ibn al-Munağğim. Le Jacobite Abū Zakariyyā' Denḫa (m. 940) aurait, dans une discussion avec al-Masʿūdī, exposé le dogme de la Trinité.

Durant la troisième période (945-1055), le « siècle šīʿite » du califat de Baġdād, deux Muʿtazilites se signalent encore par leurs écrits de controverse : al-Rummānī (m. 994), le célèbre grammairien šīʿite, a écrit un traité intitulé *Naqd al-taṯlīṯ ʿalā Yaḥyā ibn ʿAdī*, et le philosophe Abū Sulaymān al-Siğistānī (m. 980) un autre sur *al-Tawḥīd wa-l-kaṯra wa-l-ğawhariyya wa-l-uqnumiyya*. Mais déjà l'ašʿarisme prend la relève avec al-Bāqillānī (m. 1013) qui, dans son *Tamhīd*, consacre une trentaine de pages à réfuter les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation.

Chez les Chrétiens, c'est Yaḥyā ibn ʿAdī qui domine jusqu'à sa mort en 974, puis son principal disciple Ibn Zurʿa. Après la mort de son maître Abū Bišr Mattā (940) et le départ définitif d'al-Fārābī qui se fixait à la cour d'Alep, Yaḥyā devint le maître à penser de Baġdād. Son grand ouvrage apologétique est la réfutation minutieuse du livre du Muʿtazilite Abū ʿĪsā al-Warrāq contre les croyances des trois confessions chrétiennes. L'œuvre est d'autant plus précieuse qu'elle contient la plus grande partie du texte d'al-Warrāq. Nous avons aussi de Yaḥyā la réfutation du traité philosophique d'al-Kindī contre la Trinité. Ibn Zurʿa, né en 943 à Baġdād, y restera jusqu'à sa mort en 1008. Élève de Yaḥyā ibn ʿAdī, il était, en marge de ses activité intellectuelles, négociant. Son *Traité sur la Trinité* est daté de 979, et l'on a encore de lui divers autres écrits où il se fait le défenseur de la foi chrétienne en général et des croyances jacobites en particulier.

À côté de ces deux maîtres, il faut encore mentionner Abū l-Ḫayr ibn Suwwar, lui aussi élève de Yaḥyā ibn ʿAdī, qui écrivit un traité sur l'accord entre l'enseignement des philosophes et celui des Chrétiens, et un autre où il discutait la notion de *muḥdaṯ* pour critiquer la preuve de l'existence de Dieu *a contingentia mundi* telle que la présentait le *kalām* musulman. Né en 942, il dut mourir au début du XIᵉ siècle. Il fut donc contemporain d'Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, et il est intéressant de relever que tous les deux ont écrit

un traité sur l'amitié. Abū ʿAlī Naẓīf ibn Yumm fut à la fois prêtre melkite, médecin et philosophe. Il soutint en présence de ʿAḍud al-dawla (978-983) une discussion où il exposait les croyances des Chrétiens et les différences doctrinales entre Nestoriens, Jacobites et Melkites. Abū l-Farağ ʿAbd Allāh ibn al-Ṭayyib était lui aussi médecin, mais en plus de ses fonctions à l'hôpital ʿAḍudiyya et auprès du calife, il fut secrétaire de deux patriarches. Toutes ces occupations ne l'empêchèrent pas de rassembler la première grande collection canonique que les Nestoriens aient eue en arabe : le *Fiqh al-Naṣrāniyya*. Deux traités apologétiques sont aussi à signaler : une *Maqāla fī l-taṯlīṯ wa-l-tawḥīd* et une *Maqāla fī l-ʿilm wa-l-muʿğiza*. Le plus illustre élève de ʿAbd Allāh ibn al-Ṭayyib, Ibn Buṭlān, écrivit des traités de controverse dirigés plutôt contre les autres sectes chrétiennes ; en 1047, il quitta Baġdād pour n'y plus revenir.

La dernière période qui s'ouvre au lendemain de l'arrivée des Salğūqides à Baġdād peut s'étendre jusqu'à l'arrivée des Mongols (1055-1258), à cause du petit nombre des auteurs chrétiens qu'on y trouve. Durant ces deux siècles, Baġdād perd peu à peu son rôle de métropole de la pensée musulmane, d'abord au profit du Ḫurāsān où al-Ġazālī lui-même (m. 1111) commencera sa carrière après y avoir écouté son maître al-Ğuwaynī (m. 1058), puis au profit de la Syrie et de la Palestine, bastions de la résistance contre les Croisades. Deux patriarches durant cette longue période ont fait œuvre de théologiens : Maqīḥā ibn Sulaymān (m. 1109), qui écrivit un traité sur la vérité du christianisme prouvée par les miracles — surtout la Résurrection du Christ — et les martyrs, et Élie III (m. 1190) qui a laissé un recueil de sermons arabes en prose rimée intitulé *K. al-Tarāğim*. Parmi les laïcs, trois médecins: Saʿīd ibn Aṯradī (m. 1101), auteur d'un manuel de théologie; Hibat Allāh ibn al-Tilmīḏ (m. 1165), auteur de poèmes didactiques ; Abū l-Ḥasan ibn Hibat Allāh (m. 1195), qui aurait écrit un traité sur «L'Unité et la Trinité ».

* * *

Les grands thèmes traités par cette littérature de controverse étaient dictés par les objections musulmanes faites aux dogmes chrétiens. On en relève trois principaux. D'abord les explications données au sujet de la Trinité ; il s'agissait de réfuter l'accusation de trithéisme, et les Chrétiens utilisèrent dans ce but des comparai-

sons (notamment celle, devenue classique, avec les trois pôles de l'acte de l'intelligence humaine : *'aql*, *'āqil* et *ma'qūl*) et un vocabulaire qui tendaient à minimiser les distinctions réelles entre les trois personnes du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. Très tôt, et peut-être dès les premiers traités écrits en arabe, ils donnèrent pour équivalent au mot syriaque *qnūmō* (grec : *prosopon* ou *upostasis*) le terme *ṣifa* utilisé couramment dans le *kalām* musulman pour désigner les attributs divins.

À propos de l'Incarnation, les Chrétiens essayèrent de démontrer la cohérence de leur croyance contre les Musulmans qui en dénonçaient sans cesse l'incohérence. Mais les grandes lignes de cette démonstration varient beaucoup avec chaque auteur suivant son appartenance doctrinale et l'auteur qu'il réfute. Le traité d'Ibn 'Adī contre al-Kindī, par exemple, est basé tout entier sur les catégories de l'*Isagoge* de Porphyre.

Le troisième point important de ces traités est constitué par les discussions sur les preuves de la Révélation. Le miracle y tient une place considérable, et les Chrétiens s'efforcent de démontrer que, si l'on peut accorder foi à la doctrine du Christ à cause de ses actions miraculeuses, il n'en est pas de même pour Muḥammad. Certains auteurs, comme Ḥunayn, argumentent aussi à partir des débuts difficiles de l'évangélisation et des persécutions subies par les premiers Chrétiens.

Ce qui frappe dans tous ces traités de controverse, tant chrétiens que musulmans, c'est l'atmosphère de cordialité qui préside aux débats. Nul ne rougit de la vérité qu'il défend, mais nul n'accable l'adversaire. Les Chrétiens citent parfois leur Écriture, mais on en trouve, comme Timothée, qui ne dédaignent pas de citer le Coran. Les Musulmans de leur côté citent très rarement le Coran, leur argumentation est beaucoup plus à base philosophique, il suffit pour s'en convaincre de lire le traité d'al-Warrāq. Parfois même les adversaires, sans adhérer pleinement à la doctrine qu'ils attaquent, reconnaissent la valeur de certains arguments. Le cas le plus typique est celui d'Abū Sulaymān al-Siǧistānī qui admet que la Trinité telle que la présente les Chrétiens n'est pas incompatible avec l'Unité de Dieu.

Il ne faut pas nier que tous ces efforts de compréhension réciproque entre Chrétiens et Musulmans ont contribué à faire régner la paix entre les communautés. Mais la contre-partie a été souvent un affaiblissement de la doctrine chrétienne dont les lignes maîtresses

se sont estompées. Par ailleurs, la controverse a trop polarisé les recherches vers les discussions philosophico-théologiques au dépens de la réflexion sur les sources traditionnelles et scripturaires.

On peut enfin regretter, en lisant cette littérature de controverse, d'y voir apparaître les dissensions profondes qui régnaient entre les Chrétiens et les empêchaient de s'ouvrir aux richesses des autres traditions. Cependant, même dans ce domaine, les Chrétiens de Baġdād firent des efforts vers l'unité. Dans sa réfutation du livre d'al-Warrāq, Yaḥyā ibn ʿAdī se fait tour à tour l'avocat des trois sectes chrétiennes, et, plus tard, Ibn Yumm s'efforcera de minimiser les divergences doctrinales en insistant sur leur aspect verbal.